

Compte-rendu de la table ronde

Le genre comme catégorie d'analyse, un débat interdisciplinaire

Débat animé par Armelle Andro avec la participation de Marianne Blidon (géographie-démographie), Éliane Chiron (arts plastiques), Élisabeth Cudeville (économie), Violaine Sebillotte (histoire ancienne), Sandrine Levêque (science politique), Fabrice Virgili (histoire contemporaine).

Pour introduire le débat, Armelle Andro rappelle que, dorénavant, le genre s'impose de plus en plus dans les recherches. Cette catégorie d'analyse, entendue comme la reconnaissance d'une organisation sociale sexuée indispensable à prendre en compte pour déchiffrer le réel, est devenue depuis quelques années une préoccupation scientifique commune à un certain nombre d'universitaires. Mais sa définition reste souvent cloisonnée par discipline, faisant ressortir un besoin de transversalité, d'échanges de connaissances dans les travaux empiriques et de réflexions théoriques. Cela implique de dresser un état des lieux et des enjeux qui traversent ces recherches dans les différents champs du savoir. Après une présentation de la place du genre dans chaque discipline aujourd'hui, seront tour à tour présentées les résistances du milieu à cette catégorie d'analyse et les voies qui restent à explorer tant dans la recherche que dans les moyens pour surmonter les réticences à l'employer.

Marianne Blidon, géographe de formation, recrutée sur un poste en démographie, souligne l'importance du lien entre enseignement et recherche, car la demande est forte, de la part des étudiant-e-s, de travailler avec la grille du genre. Cette curiosité se manifeste par un intérêt pour la place des femmes dans les rapports des humains à leurs espaces. Elle est aussi importante pour les cursus sur les pays pauvres et développés, que pour les sociétés urbaines en général. Mais si les cours en licence offrent des possibilités, la situation se dégrade à partir du master, les enseignants susceptibles d'encadrer des thèses faisant défaut. De fait, la place du genre en géographie reste faible et éclatée. Si la plupart des géographes reconnaissent l'importance du genre, cette notion se résume trop souvent à une équation genre=femmes. Dans ce cas, plus qu'une réflexion approfondie, c'est plutôt une banalisation du terme, avec une mention « obligée » des femmes dans les différents travaux, qui dédouane les auteurs de continuer à travailler avec l'universel masculin. Il y a peu d'analyses sur les rapports sociaux de sexe, d'où l'importance de la création de l'axe Genre à Paris 1.

Violaine Sebillotte constate également que le genre reste une catégorie d'analyse marginale dans les études historiques de l'Antiquité où, comme en géographie, prédomine toujours la confusion entre genre et femmes. Si les études sur les femmes, en histoire ancienne, sont devenues florissantes, ayant acquis une légitimité par une belle accumulation des recherches (malgré la suspicion sur les sources — pas de sources directes émanant des

femmes — qui a été en partie levée) le genre continue d'être subversif car il implique la déconstruction des catégories de sexe et la mise en avant des relations entre le masculin et le féminin. D'autant que la situation est rendue plus complexe par les présupposés de ces études et des divergences entre une histoire « féministe » et une histoire « historienne ». Une partie des études qui revendiquent l'étiquette « histoire des femmes et du genre » est peu intéressée par les rapports sociaux de sexe, souvent uniquement vus à travers le prisme de la domination masculine. Ainsi la variable du sexe a du mal à s'affirmer comme une variable parmi d'autres.

Fabrice Virgili confirme cette situation pour l'histoire contemporaine. En prenant l'exemple des travaux sur la guerre sino-japonaise de 1936-1939, il rappelle qu'il y a encore des historiens pour ne pas voir la question du genre dans le sac de Nankin en 1938 où les viols de femmes ont eu une dimension massive. Pour eux, le problème de la différence des sexes et de leur rôle dans les violences de guerre ne se pose même pas. On pourrait multiplier les exemples qui ne concernent évidemment pas les seules questions touchant aux guerres. Il s'agit donc bien de marginalité. Mais celle-ci est tempérée par une reconnaissance et une légitimité qui se manifestent par l'existence de la revue *Clio*, de l'association *Mnémosyne* et du tout nouveau site Internet *Le genre à Paris 1* (<http://www.univ-paris1.fr/axe-de-recherche/laxe-transversal-genre/>). À ce propos, il insiste, lui aussi, sur le fait que la distinction entre le genre (rapport entre hommes et femmes) et les femmes reste difficile à concevoir. Il en veut pour preuve les images uniquement féminines du site.

Élisabeth Cudeville expose une situation différente en économie. Dans cette discipline, le sexe est une variable indicatrice dans l'économie orthodoxe, comme dans l'économie féministe et dans celle du genre (dans un quart des publications qu'elle a recensé, le mot genre apparaît). Mais dans l'économie orthodoxe, le sexe n'est pas un objet. C'est un instrument, en particulier dans la microéconomie appliquée. De ce point de vue, comme pour les autres disciplines, il y a équation entre genre et sexe. La question a été posée des raisons de la différence entre les hommes et les femmes d'abord dans le fonctionnement de l'économie de marché avec les théories de la discrimination, prospères dans les années 1970, puis plus récemment dans les recherches sur le couple. Là, le genre comme construction sociale est davantage utilisé. À partir des recherches sur l'économie de la famille comme unité de consommation et de production, les rapports de pouvoirs à l'intérieur de la famille ont été intégrés dans les réflexions. De ce point de vue, l'apport de l'économie féministe a été relativement faible et hétérogène.

Sandrine Levêque dresse un état des lieux en demi-teinte pour la science politique où le genre n'apparaît pas plus clairement que dans les autres disciplines. Dans les quatre volumes du traité de science politique paru en 1985, seul le comportement électoral des femmes était abordé. Les femmes apparaissaient comme une variable parmi d'autres à propos de la question du vote et du différentiel entre les hommes et les femmes dans la participation. Vingt ans plus tard, en 2005, un des groupes de travail constitué au sein de l'Association française de science politique, concernait le genre. Mais dans le dernier manuel paru, il n'y a pas d'entrée Genre, tout juste recèle-t-il un encadré sur les mouvements féministes. Dans cette discipline, quatre grands types de recherches concernent les femmes : le vote et la citoyenneté ; l'engagement politique des femmes et le militantisme ; les femmes dans les métiers du politique avec l'invention de l'élue ; les femmes comme objet de politiques publiques.

Éliane Chiron renforce la teinte sombre de cet état des lieux, pour deux raisons principales. D'abord, dans les arts plastiques, les artistes ont longtemps été dans l'écrasante

majorité, des hommes. Dans la tradition du 19^e siècle, les femmes n'avaient pas accès au nu. Elles étaient modèles, tandis que les hommes étaient artistes. La question posée est celle de l'identité de l'artiste qui est aussi une femme. Qu'est-ce qu'être artiste et être femme ? La réponse est loin d'être simple. Ensuite, il y a séparation entre création et recherche, entre pratique et théorie. Alors que la créativité des femmes est reconnue, celle de leur capacité à théoriser l'est beaucoup moins. Pourtant la question est bien de savoir comment un artiste se situe par rapport à un autre artiste, ce qu'il continue, ce qu'il innove. Si au 21^e siècle, les artistes femmes sont désormais reconnues, leur visibilité reste dérangeante. Comme l'a rappelé récemment un article du *Monde* sur la biennale de Venise, elles seraient devenues des stars avant d'être, à l'instar des hommes, tout simplement des artistes. Reste que l'artiste brouille toujours le genre. Il faut s'attacher à des œuvres singulières pour déceler dans le détail si les femmes le font différemment des hommes. Par exemple, est-ce que la célèbre série de photos des bondages par l'artiste japonais Haraki pourrait-elle être l'œuvre d'une femme ?

De cet état des lieux balancé, il ressort néanmoins que malgré les difficultés soulevées, au moins une bataille, celle des mots, a été gagnée. L'anglais *gender*, largement utilisé il y a vingt ans tant les réticences françaises étaient grandes devant cette catégorie d'analyse réputée avoir été élaborée outre-Atlantique, semble avoir été vraiment remplacé par genre. Ce qui n'empêche pas la discussion de mettre ensuite en lumière les difficultés pratiques et institutionnelles à utiliser le genre comme catégorie d'analyse.

Les résistances à l'utilisation du genre comme catégorie d'analyse et à sa théorisation sont d'ordre intellectuel, méthodologique, disciplinaire, institutionnel et politique. Ces cinq paramètres, intimement liés, ne sont pas toujours faciles à distinguer. Ils le sont ici pour la commodité de l'exposé.

Sur le plan intellectuel et culturel, il faut prendre en considération le modèle républicain français où les différences — qu'elles soient sociales, d'origine géographique ou sexuelles — sont gommées au profit d'un égalitarisme de principe. Dans le même ordre d'idée, certains chercheurs, en géographie et en science politique notamment, ne voient pas où est le problème dans la mesure où la parité est inscrite dans la loi depuis 2000.

D'un point de vue méthodologique, les résistances sont similaires dans les différentes disciplines. En géographie, l'obstacle vient du fait que l'échelle macro est la plus utilisée alors que pour le genre, l'échelle la plus pertinente est plutôt micro, comme dans la géographie urbaine avec les études de quartiers, des rues et des individus plutôt que des groupes. Cela joue pour toutes les sciences humaines qui s'attachent à étudier les collectivités ou les individus insérés dans une collectivité. Par ailleurs, les études sur le genre sont souvent créditées d'être anachroniques, la différence des sexes n'ayant pas toujours été perçue comme la plus importante dans l'organisation sociale. Les sciences humaines résistent à reconnaître la variable du genre comme une des variables parmi d'autres, impossible à négliger et qu'il faut intégrer selon les sujets de recherche de façon plus ou moins prééminente. On peut ainsi prendre l'exemple de l'*homo economicus* qui, s'il n'a pas de sexe, a des préférences. Parce que la place des femmes est essentielle, dans les économies informelles, longtemps peu étudiées car non quantifiables avec les outils traditionnels, sans existence reconnue, la différence entre hommes et femmes, le genre, n'a pas eu d'existence. Pour toutes les disciplines, la tendance historiographique dominante a longtemps considéré la classe comme plus importante que le genre.

Cette difficulté est renforcée par l'état des disciplines, par exemple en histoire divisée en périodes étanches, ce qui ne favorise ni les échanges ni les études d'évolution sur la longue durée. Cette division des disciplines et le manque de transdisciplinarité permet ainsi de juger que l'histoire du genre est trop littéraire, trop culturelle ou trop centrée sur les

représentations, longtemps élaborées de l'unique point de vue du masculin. Cet état des disciplines est la plus visible en arts plastiques, domaine jeune et sans traditions, où domine la figure de l'artiste masculin.

Institutionnellement, viennent en premier lieu la rareté des postes et les faiblesses des budgets. S'y ajoute le fait que les études sur le genre, toutes disciplines confondues, sont encore majoritairement menées par des femmes. Il est généralement entendu — que ce soit par les femmes qui tiennent à rendre visibles une invisibilité et à rester maîtresse d'un champ dont elles risquent d'être dépossédées ou par les hommes qui ne s'intéressent pas à la question — que la problématique du genre est réservée aux femmes. Ce qui explique la difficulté, notamment en science politique, à mettre en lien l'ordre politique et l'ordre social. C'est une des raisons pour lesquelles le genre peine à intégrer le masculin.

Enfin, d'un point de vue politique, le genre, traduction tardive du *gender* anglo-saxon, pâtit d'un certain anti-américanisme français. D'autant qu'en histoire ou en géographie, les études du genre ont d'abord été menées par une approche « civilisationniste ».

L'exposé de ces résistances aurait dû déboucher sur des propositions de voies à explorer pour les vaincre. L'heure étant trop avancée, le dernier point est remis à une prochaine rencontre.

Danièle Voldman